Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 12 (1913)

Artikel: Une exhumation
Autor: Rossel, Virgile
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-749627

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UNE EXHUMATION

Une exhumation! Le mot que je choisis pour le titre de cette causerie n'est pas très heureux. Et je le regrette presque aussitôt après l'avoir écrit. Il a décidément quelque chose de bien funèbre et il annonce bien mal une réédition partielle des jolies *Lettres parisiennes* de M^me^ de Girardin. Ces billets spirituels et faciles, publiés dans *La Presse*, de 1836 à 1848, paraissaient sous la signature du vicomte de Launay. Ils furent réimprimés en 1857. Mais on eut le tort de ne point faire la sélection qu'a entreprise M. F. Roger-Cornaz, le gracieux poète du *Trianon de porcelaine.* Il y avait là quatre volumes. Et quatre volumes de chroniques, c'était déjà long pour un lecteur de 1857; c'est beaucoup trop long pour les lecteurs d'aujourd'hui.

Il eût été fâcheux cependant que cet aimable recueil ne fût plus mentionné qu'en deux ou trois lignes dans les histoires de la littérature française. Il méritait de vivre, car il est proprement une œuvre classique par ses qualités de goût, de tenue et de charme.

M^me^ de Girardin qui, sous le pseudonyme du vicomte de Launay, collabora pendant une quinzaine d'années au journal de son mari, naquit en 1804 à Aix-la-Chapelle où son père, M. Gay, était receveur-général. On l'avait appelée Delphine, comme l'héroïne de l'un des romans de M^me^ de Staël. Elle débuta dans les salons de la Restauration, sous la conduite de sa mère, l'une des femmes les plus belles et les plus distinguées de son époque. Delphine elle-même, à laquelle Théophile Gautier appliquait ce vers de Dante:

La bella creatura di bianco vestita,

fut, comme le dit M. Roger-Cornaz, „dès son enfance promise à la gloire et vouée aux Muses". Mais elle ressemblait aussi peu que possible à cette Louise Colet dont j'ai récemment parlé, à cette place. Infiniment intelligente, d'éducation achevée, de manières exquises, de caractère égal et sûr, elle n'avait rien du bas-bleu remuant, ambitieux et vulgaire. Elle était trop naturellement grande dame et femme comme il faut, pour être jamais encombrante ou ridicule.

Elle fut couronnée par l'Académie, elle commit quelques volumes de vers, quelques volumes de prose. Ayant acquis une notoriété de bon aloi, elle ne se laissa point griser par le succès. Après son mariage avec Emile de Girardin, elle donna à la *Presse* les „lettres parisiennes" du vicomte de Launay. Elle avait trouvé sa voie. Elle n'était qu'une poétesse d'un talent moyen; elle devint le premier chroniqueur mondain de son temps. Plus tard, elle s'essaya, non sans bonheur, au théâtre, avec *La Joie fait peur* et *Lady Tartufe*. Elle mourut en 1855. On connaît l'admirable pièce de Victor Hugo, sur celle que pleura tout le Paris littéraire:

Jadis je vous disais: Vivez, régnez, Madame . . .

Si M^me^ de Girardin, auteur du *Bonheur d'être belle* ou du *Dernier jour de Pompéi*, ou même de *La Joie fait peur*, était condamnée à l'oubli, il ne pouvait pas, il ne devait pas en être de même du vicomte de Launay. Comme l'a excellemment indiqué M. Roger-Cornaz, dans son élégante introduction pour *Le vicomte de Launay, lettres choisies* (in 12°, Librairie Payot, Lausanne): „Celui-ci est toujours vivant, fringant, charmant. S'il a pris de l'âge, c'est à la façon des gens d'esprit: ils ne vieillissent pas, ils durent . . . Ses lettres sont des modèles parfaits de chroniques. M^me^ de Girardin, en en créant le genre, l'a élevé tout de suite à la dignité artistique. Elle y a mis tout ce qu'on peut et tout ce qu'on doit y mettre. La chronique est une causerie écrite. M^me^ de Girardin, dont la conversation était éblouissante, ne perd pas, la plume à la main, ses qualités de causeur." D'abord, elle a de la gaîté, de l'ironie, voire de l'impertinence. Et puis, que d'aisance et d'entrain! Et encore, quel style limpide, exact et pur! Citons cette appréciation de M. E. Faguet: „Son style est le *style parlé*, et c'est à savoir le meilleur des styles, à preuve que pour les sots ce n'est pas du style, et qu'ils n'appellent style que ce qui d'une façon ou d'une autre s'éloigne de celui-ci. Pour eux, Montaigne, La Fontaine, M^me^ de Sévigné, Voltaire, Mérimée, Edmond About ont du mérite, chacun le leur, mais il est regrettable qu'ils n'aient pas de style. A la bonne heure; Fléchier en a un. M^me^ de Girardin n'est pas de la famille de Fléchier; elle est de la famille des autres". Qu'elle méta-

morphose une anecdote en récit alerte et piquant, qu'elle esquisse ou burine un portrait, qu'elle adopte le ton et poursuive les desseins du moraliste, qu'elle se borne à causer d'un air détaché et comme du bout des lèvres, elle reste dans la plus séduisante tradition française. Elle a cet art délicat de glisser où d'autres appuieraient lourdement, ce privilège singulier d'échapper à la pédanterie où d'autres, de moindre discernement, s'y abandonneraient sans mesure; et où d'autres délaieraient de la philosophie, elle se contente de semer son gentil grain de sel. Avec cela et malgré quelque passion du paradoxe, une raison avertie et solide qui ne trébuche jamais. N'a-t-elle pas eu le courage d'affirmer, en 1840, elle, la déesse des romantiques, qu'elle aimait d'un même amour Racine et Victor Hugo?

Nous pouvons maintenant feuilleter les chroniques du vicomte de Launay. M^me^ de Girardin nous révèlera d'elle ce qu'il lui plaira de ne point nous cacher et, du même coup, elle nous offrira le tableau le plus désinvolte, le plus amusant, le plus précis sous son apparence légère, de la société parisienne, entre la révolution de juillet et la tourmente de 1848.

Assurément, trois cents pages de chroniques, et de chroniques vieilles de plus d'un demi-siècle, c'est peut-être trop pour nos curiosités hâtives et distraites. M. Roger-Cornaz eût réduit du tiers ou du quart son choix de „lettres parisiennes", que je me serais bien gardé de l'en blâmer. Mais je serais fort embarrassé de lui conseiller telles ou telles suppressions. De fait, il n'est pas une de ces œuvrettes qui ne soit au moins agréable. Pour les savourer congrûment, il faut les lire en gourmet, non en glouton. A les dévorer comme un roman d'aventures, on leur rendrait le plus détestable des services. Le mieux est de les déguster lentement, de poser le livre, de le rouvrir le lendemain, et de recommencer.

Est-il rien de plus vif — et de plus actuel — que les réflexions du vicomte de Launay sur „l'automne à Paris"? Ce qui était vrai en 1840, ne l'est-il plus en 1913? Voyez plutôt: „Les théâtres renaissent, le public rajeunit; ce n'est plus ce parterre usé et *jugeur* de l'hiver, ce public hostile, ce tyran jaloux de ceux qu'il paye pour l'amuser, que tout scandalise et que rien n'enflamme; ce public saturé de plaisir, grandi dans les corridors

de théâtre; ce vieux bellâtre de foyer qui n'ose sourire parce qu'il n'a plus de dents; cette vieille coquette de galeries, qui ne veut point pleurer de peur de sillonner son rouge. — C'est un public naïf, joyeux et dispos, à la fois juge et complice, qui vous aide franchement à le faire rire, qui vous entraîne à l'émouvoir; un public bon enfant qui ne se formalise pas de ce qu'on l'amuse; un public enfin qui croit au plaisir". N'est-ce pas que cela pourrait être écrit par un chroniqueur du *Gaulois* ou du *Figaro?*

Les „jolies femmes et la mode" ne seront pas, comme bien l'on pense, pour le vicomte de Launay, un sujet moins ingrat. Évidemment, la beauté n'est pas aussi capricieuse que la mode. Ah! la mode, qui change et se répète infatigablement! Que ceux qui ne la suivent pas, et qui retardent, persévèrent un lustre ou deux, elle les aura rejoints. Et tenez! On raffole du „marabout", en 1840, après l'avoir ignominieusement délaissé. M^me^ de Girardin se moque finement de la versatilité féminine: „Les *marabouts* (duvet léger qu'il ne faut confondre ni avec les prêtres, ni avec les cafetières du Levant) sont redevenus à la mode; pourquoi? veut-on le savoir? C'est que voilà dix ans qu'ils n'y étaient plus; car la Mode, comme la Fortune, a une roue qui tourne sans cesse et ramène alternativement les mêmes choses. Avoir été est une raison pour *redevenir*. Voyez plutôt les marabouts et les ministres." Raillerie pimpante et preste, flamme rapide et courte qu'allume l'étincelle de l'esprit. Ce n'est pas un discours en trois points sur un thème quelconque, une dissertation savamment ordonnée qui descend au cœur des problèmes. C'est une brillante improvisation d'ingénieux causeur.

L'„histoire de voleur" nous montre sous une tout autre face le talent du vicomte de Launay. Paul-Louis Courrier ne l'eût pas mieux contée. De la sobriété sans sécheresse, de la malice sans méchanceté, l'art d'effleurer ce qui ne vaut pas la peine d'être creusé, et un dénouement amené avec autant d'adresse que la chute d'un bon sonnet. Une fleur d'anthologie, un bijou de prose française, un modèle de récit enjoué et palpitant.

Mais voici que M^me^ de Girardin invente d'alléchants titres de comédies, qu'Edouard Pailleron lui dérobera un jour. L'une de ses „lettres parisiennes" nous conduit dans „le monde où l'on s'ennuie et le monde où l'on s'amuse". Cette divertissante revue...

des deux mondes nous arrêtera un instant. A côté du monde grave, dépositaire des anciennes croyances, des anciennes vertus, chez qui la dignité est plus qu'une nature — un système, vous avez l'autre, „mélange d'incrédulité et de préjugés, de petites indépendances et de grandes préventions, de vieilles manies et de besoins nouveaux, de fantaisies et de routines", et qui, sans être pire n'est pas meilleur que le premier. „Les uns disent: Ils ne sortent jamais, ils ont de vieux chevaux qui tirent péniblement de vieilles calèches fermées; les femmes portent de petites douillettes *marrons*, pauvres, étroites, et ils ont deux cent mille livres de rente! cela fait pitié! Les autres disent: Ils sont toujours en fête, ce sont des bals, des spectacles, des soupers qui n'en finissent pas; ils rentrent au jour, leurs femmes dépensent des sommes folles pour leur toilette, et ils n'ont jamais le sou! cela fait pitié!" Autre chanson, et même refrain!

Dans une chronique sur „les journalistes et le monde", Mme de Girardin se plaint avec humour de la fureur des gens de plume contre les salons: „Ces messieurs parlent des salons avec la haine de gens qu'on en aurait exclus." Ailleurs, elle se rit de la „légèreté française". Est-il de plus sotte légende que celle-là? „Quel est le flatteur qui, le premier, a osé dire que les Français étaient un peuple léger? Nous, légers! mais il n'existe pas de peuple plus grave, plus routinier que nous, plus maniaque. Or, rien n'est moins léger qu'une manie; car on peut vaincre quelquefois une passion, mais on ne triomphe jamais d'une manie. Nous, légers! et pourquoi nous dit-on légers? parce que nous nous occupons de choses frivoles? mais si nous nous en occupons sérieusement, cela n'est plus de la légèreté." Si l'esprit français est léger, l'esprit devrait être léger en tous pays. Que le Français meure en riant, cette légèreté ne serait-elle pas du courage, tout uniment? „Nous varions un peu nos rois, mais voilà tout; nos plaisirs ne varient point, nos goûts sont éternels, nos modes sont d'une solidité désolante . . . Les Turcs ont quitté le turban, mais les Français ne quitteront jamais leur chapeau rond. En Espagne, les combats de taureaux ont pu cesser quelque temps; en France, les pirouettes ne cesseront jamais. Or, ce n'est pas un peuple léger que celui dont les danses sont lugubres, dont les fantaisies sont invariables, dont les modes sont éternelles." N'est-ce pas que

cette caractéristique du Français n'est pas trop paradoxale, à y regarder de près? On peut être mobile sans être changeant, et faire des révolutions pour étaler immédiatement après le fond conservateur de la race.

Que „le chemin de fer de Saint-Germain", le premier chemin de fer parisien, est bien français, lui! O merveille! on va en vingt-huit minutes à Saint-Germain. Un roulement, puis *bst,* on est arrivé. Oui, sous le doux ciel de France, „on va à Saint-Germain en vingt-huit minutes, c'est vrai, mais on fait attendre les voyageurs une heure à Paris, et trois quarts d'heure à Saint-Germain, ce qui rend la promptitude du voyage inutile". On croirait entendre les récriminations des Français de 1913 à propos de l'Ouest-Etat.

Le fossé serait-il comblé, qui sépare „les gens qui se lavent les mains et les gens qui ne se lavent pas les mains"? Il était large et profond, du temps de M^me^ de Girardin. „Vous aurez beau faire des lois, prophétise-t-elle, donner des libertés, octroyer des chartes, supprimer les impôts, ces deux nations seront toujours ennemies." Il ne semble pas que le pessimisme de l'aristocratique vicomte de Launay ne soit plus de saison. L'auteur des „lettres parisiennes" s'égare volontiers dans les chemins raboteux de la politique. L'égalité, que des orateurs populaires se flattent de réaliser ici-bas, ne lui inspire que des plaisanteries puériles et drôles: „Ainsi, voilà le peuple qui veut qu'on aille à pied! Et pas un sellier n'a réclamé contre cet arrêt. Il est évident qu'au sein de l'émeute les cordonniers avaient la majorité . . . A quoi bon aussi une robe de satin blanc ou de velours bleu de ciel, pour courir sur les trottoirs? une robe de laine suffit. Allez donc, ouvriers de notre bonne ville de Lyon, quittez vos ateliers: allez, vous êtes libres. Nous ne voulons plus d'ouvriers, plus de travail pour vous; soyez heureux, et redevenez citoyens." On crie au tyran. Ce n'est pas le roi qui est le tyran; c'est le journaliste, „dont on admire les faiblesses, dont on consacre les mensonges", et qui souffle le mécontentement sur la France.

Il est préférable de ne pas accorder une importance exagérée aux partis-pris politiques du vicomte de Launay. M^me^ de Girardin est femme, ce qui signifie que les affaires des salons lui sont plus familières que celles des parlements ou des réunions pu-

bliques. Lorsqu'elle tonne contre les „tartufes de la liberté", elle oublie qu'elle sort de son rôle et qu'elle force sa manière. Elle réussit mieux à narrer les tribulations du „jeune homme aux mille serins", à définir „le caractère d'après la parure", ou à s'égayer de „l'animal à la mode", — qui était, sous Louis-Philippe, „tout simplement une tortue, mais une toute petite tortue rapportée ou envoyée d'Afrique".

Où le vicomte de Launay est incomparable, c'est quand il n'est qu'un moraliste mondain. Toutes ses qualités, et même ses mignons travers, le servent à souhait. Il a du trait, du brio, de la grâce, pas plus de scepticisme qu'il n'est besoin d'en avoir, et plus de pénétration que nombre de graves psychologues. Quels sont nos défauts profitables et nos vertus nuisibles? La réponse est délicieuse: „Un philosphe a dit: connais-toi toi-même! Oui, si tu veux rester philosophe, vivre en philosophe, c'est-à-dire ne prétendre à rien, n'arriver à rien. Pour vivre ainsi, connais-toi tant que tu voudras; tu peux, sans risques, te donner ce pauvre plaisir . . . Mais si tu veux vivre avec tes semblables, si tu veux faire ton chemin et arriver à la fortune, garde-toi bien de te connaître, ne t'étudie point, ne t'analyse point, ne t'interroge point, marche droit, marche vite, sans regarder derrière toi ni devant toi. Oh! garde-toi de te connaître; car, du jour où tu apprendrais ce que tu es, tu saurais à quoi tu peux prétendre et tu serais pour toujours découragé. Avoir le secret de ses forces, c'est souvent découvrir qu'on n'est bon à rien." Tous les parvenus, si orgueilleux d'avoir agrippé les plus hauts emplois, ne croupiraient-ils pas dans l'obscurité finale s'ils avaient pratiqué la maxime du sage?

Leur modestie les aurait-elle privés d'un bonheur que leur présomption leur a valu? La présomption! il n'est pas de plus profitable défaut. A lui seul, il est une fortune. Comme la complète ineptie: „Vous avez deux jeunes cousins: l'un est un garçon plein de courage, d'activité, d'intelligence; vous reconnaissez son mérite, en disant: Ah! celui-là ne m'inquiète pas. Et, en effet, vous ne prenez nul soin de son destin. Vous ne lui donnez ni aide, ni protection: vous le laissez piocher tout à son aise et se tirer d'affaire comme il peut . . . Mais il a un frère qui est un parfait imbécile; il ne sait pas l'orthographe, il est

incapable d'exercer la moindre profession; celui-là vous inquiète, car vous avez mille désagréments à redouter de sa part. Alors, vous rassemblez toute votre famille, et vous vous dites avec anxiété: Que ferons nous d'Auguste? Et vos parents, consternés, sachant ce qu'on peut attendre du jeune sire, se regardent entre eux et répètent: Que ferons-nous d'Auguste? il n'arrivera jamais à rien par lui-même, il faut le placer dans quelque administration (pauvre administration!) ou lui faire avoir quelque emploi du gouvernement (pauvre gouvernement!). Que Dieu vous préserve d'Auguste!" On multipliera les démarches pour Auguste. Il aura sa place et il ne la perdra que pour en trouver une meilleure, — les bonnes places étant celles où il n'y a rien à faire. Son frère, écrasé sous le poids de son intelligence et de son ardeur au travail, est de ces piétons robustes qui vont moins vite que les sots en voiture.

Un autre défaut très recommandable: la susceptibilité. On ne traite pas sans façon une personne susceptible. On la ménage, on la caresse, on s'épuise pour elle en attentions et prévenances. L'entêtement est un autre défaut de rapport. Comme la brutalité, puisqu'il n'est pas d'argument plus irrésistible qu'un orage. Et la versatilité n'est point à dédaigner, surtout en politique. Quant aux vertus, dame, les plus belles ne sont pas les plus avantageuses: „La bonté ne nuit pas précisément, mais elle déconsidère. La franchise vous fait passer pour un fou, et l'indépendance pour un original. L'impartialité vous isole." Quant à la délicatesse, il n'est pas de vertu plus dangereuse. Eh quoi! on l'a dit en vers:

> C'est que de tels efforts si grandement sublimes,
> Si monstrueux en bien, ressemblent à des crimes!
> Le monde est effrayé des trop beaux sentiments.
> Il voit dans leur excès d'affreux égarements:
> Il ne peut les comprendre; il juge de sa place.

Un romanesque amour du bien, une héroïque générosité, un désintéressement poussé jusqu'à la pruderie, mais tout cela discret et comme enveloppé de mystère, froisse le prochain, fait le désespoir des amis: „Les gens doués de cette qualité fâcheuse dont nous parlons sont remplis d'une si noble dissimulation! Comment pourrait-on jamais les comprendre et les forcer à s'ex-

pliquer? Ils mettent toute leur délicatesse à cacher leur délicatesse." Serait-ce donc que les défauts profitent et que les qualités nuisent invariablement? Non: „Se priver d'un brillant destin pour rester conséquent avec ses principes, se sacrifier à une idée qui doit ne vous rapporter que des ennuis, savoir qu'on sera mal jugé et braver ce cruel jugement des hommes, cela est beau: c'est tout simplement prouver Dieu."

Ces extraits auront-ils suffi à marquer le charme rare des „lettres parisiennes"? Nous avons ici la fine fleur de l'esprit français. Il y eut des chroniqueurs plus spontanés, de plus de verve et plus éblouissants que le vicomte de Launay. Il n'en est pas qui aient eu plus que lui la vocation de ce genre léger et difficile. M^me^ de Girardin a elle-même senti qu'elle vivrait par ses „commérages" plus longtemps que par ses vers ou son théâtre. Nos vers, ce n'est que nous, et que demeure-t-il d'un poète sans génie? Nos „commérages", c'est nous encore, mais c'est aussi notre époque, „dont les moindres récits, les plus insignifiants souvenirs auront un jour un puissant intérêt, un inestimable prix". On ne rééditera pas le *Bonheur d'être belle,* ni *Ourika,* ni la *Vision de Jeanne d'Arc.* On a réédité les *Lettres parisiennes,* et, en terminant, nous remercierons M. Roger-Cornaz qui a mis ces petits chefs-d'œuvre à la portée de tous.

VIRGILE ROSSEL

□□□

Pourquoi cette folie?

Parce qu'il y a une âme cachée, des puissances aveugles, des démons que chacun porte emprisonnés en soi. Tout notre effort, depuis que l'humanité existe, a été d'opposer à cette mer intérieure les digues de notre raison ou de nos religions. Mais que vienne une tempête (et les âmes les plus riches sont les plus sujettes aux tempêtes), que les digues aient cédé, que les démons aient le champ libre, qu'ils se trouvent en présence d'autres âmes que soulèvent des puissances semblables . . . ils se jettent l'un sur l'autre. Haine ou amour? Fureur de destruction mutuelle? — La passion, c'est l'âme de proie.

Le buisson ardent *Romain Rolland*

□□□